

Recherches sociographiques



Robert A. STEBBINS, *The Franco-Calgarians : French Language, Leisure and Linguistic Life-Style in an Anglophone City*

Raymond Morris

Volume 37, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057019ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057019ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morris, R. (1996). Compte rendu de [Robert A. STEBBINS, *The Franco-Calgarians : French Language, Leisure and Linguistic Life-Style in an Anglophone City*]. *Recherches sociographiques*, 37(1), 159–162. <https://doi.org/10.7202/057019ar>

années soixante jusqu'au recensement de 1986, le dernier disponible au moment de la rédaction du texte.

Dans les trois chapitres touchant la *Mesure de l'assimilation*, l'auteur présente un « débroussaillage conceptuel » (p. 88) de la terminologie. Ensuite, il examine les conséquences de la modification de la définition des questions sur la langue ou (et) des instructions d'accompagnement aux recensements successifs. Enfin, la section dite méthodologique se termine par une analyse de l'évolution linguistique du Canada pendant la période 1971-1986, ce qui n'a rien de « méthodologique » et qui couvre à nouveau le terrain déjà exploré aux chapitres deux et trois, tout comme le chapitre 4 qui revient sur les thèmes abordés au chapitre 1. Cela constitue un problème pour le lecteur, qui éprouvera une grande difficulté à trouver un fil conducteur dans les discussions des six premiers chapitres.

C'est dans la troisième partie du livre que l'auteur livre l'essentiel de son analyse, qui porte sur l'*Évolution de la situation au Québec*. Au chapitre 7, Castonguay présente ses arguments voulant que l'anglicisation soit toujours plus forte que la francisation chez les allophones québécois, nonobstant l'évolution récente de l'immigration, etc. Comme l'analyse fait abstraction des concepts statistiques pertinents, telle la marge d'erreur qu'il convient de retenir lorsque les populations soumises à l'analyse sont très petites, il est fort difficile d'apprécier la justesse de ses analyses. On soupçonne que plusieurs ne résisteraient pas aux tests statistiques appropriés. De plus, l'argumentation est souvent excessivement détaillée et indûment compliquée par des néologismes rébarbatifs (ex., francotropes).

Au chapitre 8, l'auteur attire notre attention sur l'anglicisation continue des francophones, un problème qui semble intéresser beaucoup moins les scientifiques comparativement à la problématique allophone. Il y va d'une contribution salutaire qui mérite d'être prise au sérieux par les responsables politiques québécois.

Pour le lecteur qui cherche une analyse exhaustive des problèmes de la recherche sociolinguistique, ce livre est particulièrement décevant. Cela dit, Castonguay y fournit un sommaire, parfois court, parfois plus long, de tous ses écrits importants, ce qui rend le livre intéressant pour les lecteurs qui ont peut-être oublié l'importance de son œuvre démolinguistique. Comme il fallait s'y attendre, l'auteur lance des flèches vers ceux qui ne partagent pas entièrement son point de vue. Il est tout de même surprenant que le Conseil de la langue française n'ait pas cherché à imposer une plus grande rigueur sur l'ensemble de la présentation.

Calvin VELTMAN

*Département d'études urbaines et touristiques,
Université du Québec à Montréal.*

Robert A. STEBBINS, *The Franco-Calgarians: French Language, Leisure and Linguistic Life-Style in an Anglophone City*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, 152 p.

L'avenir des minorités francophones s'est généralement abordé par les Québécois dans le cadre d'études sur l'assimilation. Exception faite du Nord du Nouveau-Brunswick, la vie communautaire hors Québec ne leur paraît viable qu'à très court terme, et les francophones qui veulent conserver leur héritage devraient, selon eux, se rétablir au Québec au prix, s'il le faut, de se déraciner. L'assimilation y est présentée comme la préoccupation principale

de toute étude franco-minoritaire, surtout si elle traite des communautés traditionnelles, et comme le destin apocalyptique qui arrivera sous peu.

Certains, tels que Annie Brisset, ont protesté contre la domination de ce cadre analytique, notant qu'en se focalisant sur un destin dit inévitable il rejette comme insignifiantes la situation et les luttes de ces mêmes minorités.

Robert Stebbins est allé plus loin en examinant les francophones de Calgary. Les communautés francophones traditionnelles de la région ont disparu depuis longtemps. En décrivant donc ce monde post-apocalyptique, il nous rend un service important et original.

Stebbins, longtemps reconnu au Canada comme expert des loisirs et de l'interaction symbolique, confirme que la francophonie de Calgary fleurit surtout à travers la famille, le ménage, l'école et les loisirs. Sa contribution particulière consiste en l'assurance que certains éléments culturels critiqués ont survécu à la disparition de la communauté traditionnelle et en son développement du concept des styles de vie linguistiques.

L'étude se base sur cinq ans d'observation participante, 77 entrevues informelles avec des adultes francophones et 10 autres avec des francophiles. En 1991, il y avait 14 500 francophones à Calgary, selon le critère de la langue maternelle, qui constituaient environ 2% de la population. La plupart des interviewés appartenaient à la classe moyenne, secteur de la francophonie hors Québec que personne n'a étudié jusqu'ici. La moitié d'entre eux étaient nés au Québec et un tiers au Canada. Les minorités visibles étaient sous-représentées et dans les entrevues et dans les activités observées.

Le style de vie consiste, selon Stebbins, en des pratiques quotidiennes, des valeurs et des orientations qui les sous-tendent. Le style de vie des francophones leur permet de réaliser quatre buts : le maintien de la langue française et sa transmission, le développement du francophone en tant qu'individu et celui des « francophonies » en tant que telles. Si d'autres ont préféré l'examen du leadership des associations formelles, Stebbins cherche un nouvel équilibre qui reconnaisse l'importance égale des relations informelles.

Il esquisse l'histoire de la population francophone, l'essor des organismes depuis 1969 et les luttes pour les écoles françaises. La croissance de la population francophone par suite du boom pétrolier y a joué un rôle important, tout en produisant des conflits internes.

Le ton de la présentation est généralement optimiste, tout en reconnaissant que d'autres auteurs et certains interviewés ont dépeint un portrait plutôt décourageant. Le talon d'Achille, selon lui, est la pénurie d'activités extra-curriculaires pour les adolescents, qui exigeraient une organisation communautaire plutôt que familiale.

Stebbins distingue entre loisirs « sérieux » : ceux qui ont les caractéristiques d'une carrière telles que la persévérance, l'effort, les bienfaits personnels durables, l'éthos unique et l'identification intense ; et loisirs « informels » tels que la lecture, la cuisine, les films et les vidéos, la radio et la télévision, la musique et la conversation. Les différences d'origine nationale fragmentent parfois la participation dans cette sphère critique.

Les organismes formels attirent l'adhésion de bien des interviewés nés au Canada ou au Québec tout en faisant très peu appel aux immigrants. Le bénévolat est un élément très important du maintien linguistique, plus important que le travail et les services. Relativement peu choisissent des services privés en français, en partie à cause de leur manque d'accessibilité. Par contre, l'usage des services gouvernementaux est fréquent. La qualité est cependant iné-

gale: Stebbins conclut qu'elle est bonne là où le gouvernement cherche de l'argent ou de l'information de ses citoyens, et qu'autrement elle est piètre. Enfin, il examine les événements spéciaux, ces ruptures agréables du quotidien: le temps des Fêtes, les anniversaires, les expos et les « éventails », la cabane à sucre. Ces activités agissent comme ponts entre francophones et anglophones.

Il y a une fierté d'être bilingue et une confiance de pouvoir retenir son français, à condition de participer activement dans les francophonies. Certaines des activités centrales dépendent du financement fédéral des programmes de bilinguisme officiel, mais les « francophonies » pourraient probablement survivre à leur disparition. Par contre, les programmes publics ne sauraient aucunement survivre à la faillite des relations spontanées, formelles ou informelles: la construction du centre scolaire communautaire sera un ajout important, un point de ralliement social et culturel.

Enfin, Stebbins note la normalité croissante de l'usage du français à Calgary, pour terminer sur une note d'optimisme mêlé de prudence. Il reconnaît la perte du français dans certains domaines tels le travail et le politique, tout en prévoyant son maintien définitif dans d'autres, surtout la famille, l'école et les loisirs.

En lisant ce livre modeste et nuancé, plusieurs questions viennent à l'esprit. Est-ce que Stebbins dresse un bilan trop optimiste, même s'il note scrupuleusement que certains des interviewés ont été pessimistes à l'égard de la « relève » et de la résistance des jeunes à l'assimilation galopante? Certes, il ne s'est pas limité aux leaders formels, mais son échantillon est loin d'être aléatoire. De quatre mille personnes à qui on a envoyé le questionnaire préliminaire, mille deux cents y ont répondu, et parmi eux quatre cents ont consenti à une entrevue. Leur acharnement pour la francophonie a dû influencer sur ce processus d'autosélection.

L'échantillon est également marqué par une sous-représentation des immigrés récents, et surtout des minorités visibles. Les réponses aux questions sur leur intégration, et sur les défis du multiculturalisme au sein des « francophonies », ne peuvent représenter leur point de vue.

Le trait le plus distinctif de cette francophonie post-apocalyptique, me semble-t-il, est l'absence quasi totale d'une classe ouvrière francophone. Bien sûr, on a longtemps associé le nationalisme à la classe moyenne, et les membres de cette classe ont bénéficié le plus des programmes de l'État-providence, soit comme consommateurs, soit comme employés. De plus il se peut, comme l'a montré chez les Anglo-Québécois le rapport Gendron, que la classe moyenne soit mieux placée pour insister à parler au travail la langue de son choix.

La concentration de l'auteur sur le domaine des loisirs et sur certaines techniques de recherche rend difficile l'évaluation juste du pouvoir politique et économique que détiennent les francophones de l'Ouest. D'une part, ils n'ont pu empêcher le retour en France de la compagnie pétrolière Aquitaine, qui s'est installée à Calgary durant le boom en y apportant une main-d'œuvre française importante. Mais, d'autre part, ils ont réussi à convaincre le gouvernement de l'Alberta, qui n'est pas parmi les plus sensibles à de telles réclamations, des avantages de créer une commission scolaire française et de bâtir un centre scolaire communautaire. Mais les intérêts de l'auteur, qui se préoccupe de l'avant-scène de l'interaction, ne nous permettent guère d'entrevoir et d'apprécier les luttes qui se cachent derrière l'apparition, l'évolution ou la disparition de ces structures.

En somme, l'exemple de Calgary suggère qu'à certaines conditions la francophonie peut survivre à l'assimilation totale des communautés traditionnelles, dans un monde où prédominent les loisirs, la famille et l'éducation. Ce monde est surtout constitué de la classe moyenne qui lutte vaillamment, comme dans le passé, pour maintenir sa culture. Ainsi le livre apporte une contribution importante.

Raymond MORRIS

*Département de sociologie,
Collège Glendon,
Université York.*

Guy LAPOINTE (dir.), *Société, culture et religion à Montréal, XIX^e-XX^e siècle*, Montréal, VLB, 1994, 341 p.

Voici un livre réussi. Pourtant, le défi était de taille : organiser, à l'occasion du 350^e anniversaire de Montréal, un colloque sur la religion qui regrouperait les spécialistes des quatre universités montréalaises et en tirer un ouvrage significatif. Si on en juge par les communications publiées, la participation fut inégale : aucun nom de Concordia et une nette domination de l'Université du Québec à Montréal ; McGill et l'Université de Montréal faisant honnête figure. Mais l'ensemble de l'ouvrage, qui regroupe dix-neuf présentations, réussit à nouer un dialogue multidisciplinaire et à faire réfléchir sur la place qu'a tenue et que tient encore aujourd'hui le facteur religieux dans la métropole.

L'ouvrage se développe en cinq volets bien identifiés. Le premier veut présenter les trois grandes confessions traditionnelles implantées à Montréal : le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme. Le premier texte est un des meilleurs : un survol du judaïsme montréalais par Pierre ANCTIL, qui a voulu pénétrer la culture juive jusqu'à apprendre le yiddish. Ce qui lui permet de refaire l'histoire de la communauté juive de Montréal, mais en la regardant vivre de l'intérieur. Le coup d'œil de l'anthropologue est ici remarquable et donne l'essentiel en quelques pages. Après un exposé plus scolaire sur les Irlandais catholiques, c'est à Louis ROUSSEAU que revenait la tâche périlleuse de présenter une synthèse de l'histoire du catholicisme « franco-montréalais ». Comme d'habitude, sa réflexion est stimulante et intéressante, présentant la fondation de Montréal comme le projet missionnaire d'une « île utopique », avant d'en suivre l'évolution jusque vers 1860, grâce à sa solide connaissance du monde sulpicien. Mais pourquoi n'a-t-il pas abordé le dernier siècle ? Le résumé de deux phrases qu'il en fait m'a paru un peu court.

Le protestantisme a droit pour sa part à trois communications, mais sur des points précis, qui ressortissent aux recherches de leurs auteurs. Le théologien Gregory BAUM présente le socialisme chrétien à l'Université McGill entre 1930 et 1950, en insistant surtout sur le rôle du SCM (Student Christian Movement) et de la FCSO (Fellowship for a Christian Social Order), qui comprenait les Montréalais Eugene Forsey, R.B.Y. Scott et King Gordon. Il décrit aussi quelques organisations anglicanes, coiffant le tout du titre un peu ronflant de « Tendances radicales du protestantisme à Montréal ». Une étudiante au doctorat en histoire à McGill, Janice HARVEY, résume ensuite ses recherches sur les origines du réseau des services sociaux protestants de Montréal au XIX^e siècle, montrant qu'à côté des Églises et des sociétés nationales, ce sont surtout les œuvres de charité privée qui ont mis sur pied tout un réseau